

Nuit blanche, magazine littéraire

Tolstoï, Joyce, Melville et les autres... : Entretien avec Victor-Lévy Beaulieu

Catherine Lamy et Jean Morency

Victor-Lévy Beaulieu
Numéro 51, mars-avril-mai 1993

URI : id.erudit.org/iderudit/21579ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN 0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamy, C. & Morency, J. (1993). Tolstoï, Joyce, Melville et les autres... : Entretien avec Victor-Lévy Beaulieu. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (51), 49-51.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

TOLSTOÏ, JOYCE, MELVILLE ET LES AUTRES...

Victor-Lévy Beaulieu

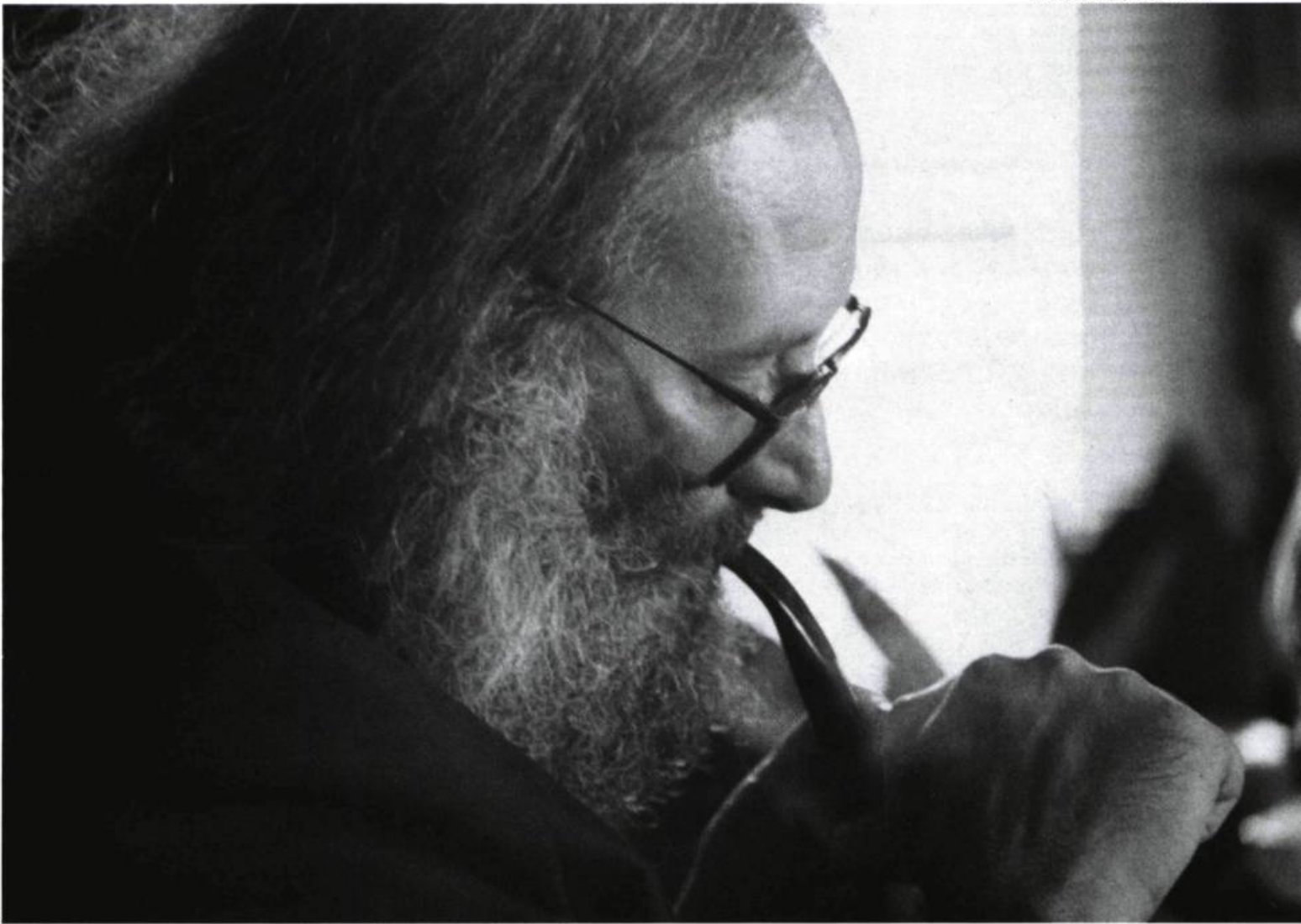
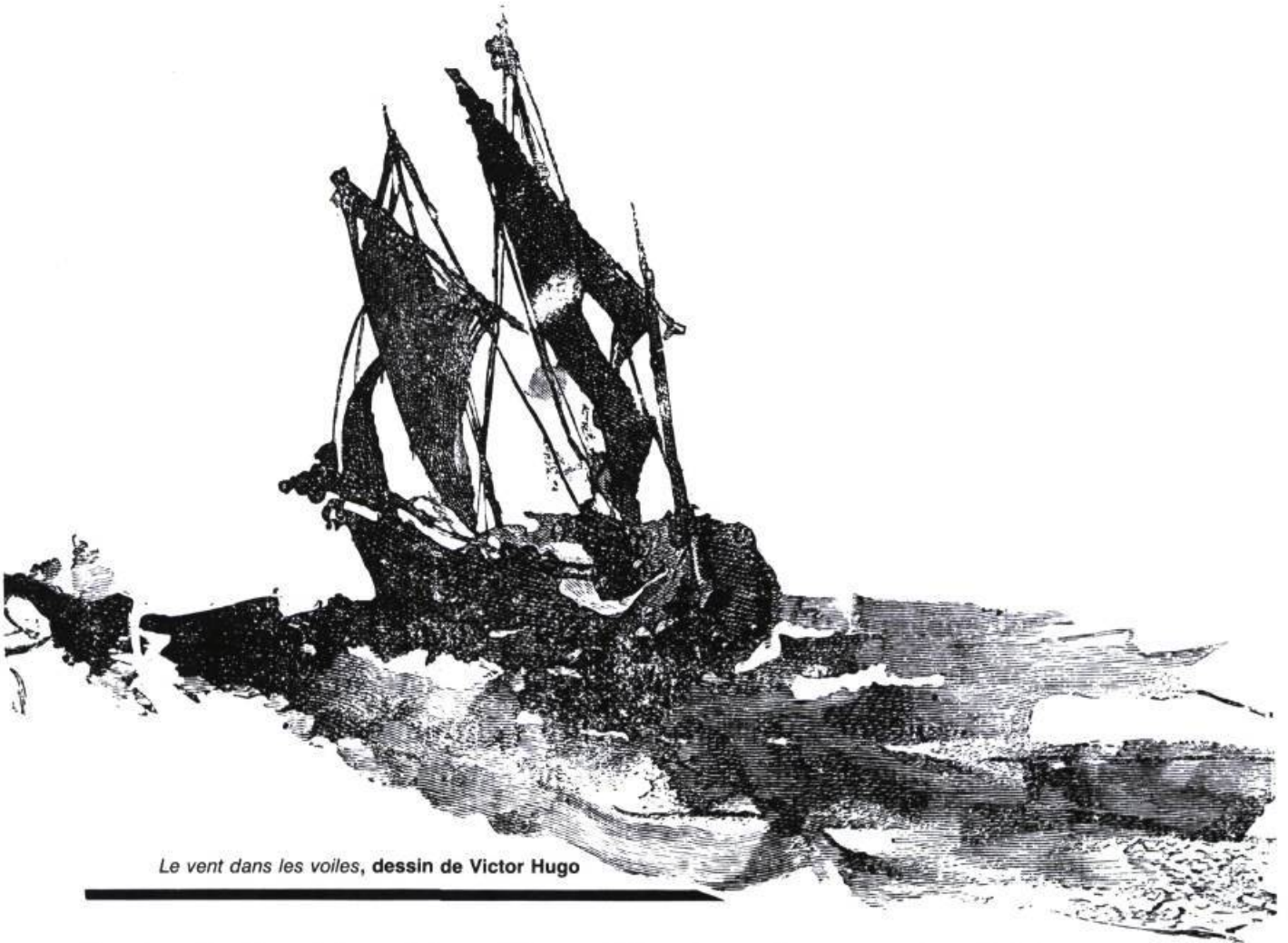


photo : Alain Stanké

ENTRETIEN AVEC VICTOR-LÉVY BEAULIEU



Le vent dans les voiles, dessin de Victor Hugo

Parler de l'américanité de Victor-Lévy Beaulieu, ce n'est évidemment pas le confiner aux seuls sujets qui en témoignent à l'évidence. Les intérêts du romancier et du dramaturge sont divers et la fascination qu'exercent sur lui les grands littérateurs s'est incarnée aussi bien dans Victor Hugo et James Joyce que, tout dernièrement, dans Léon Tolstoï. *Nuit blanche* fait avec lui un bref survol de son œuvre aussi bien critique que romanesque et théâtrale.

Nuit blanche : On connaît bien l'admiration que vous portez à chacun des auteurs auxquels vous avez rendu hommage en leur consacrant un essai. Mais pourquoi précisément Hugo, Kerouac, Melville, Ferron et maintenant Tolstoï ?

Victor-Lévy Beaulieu : Quand on lit, on établit toujours des correspondances : on lit pour se faire confirmer ce que l'on est. En ce qui concerne Tolstoï, je dois avouer que je préférerais au départ Dostoïevski. Tolstoï me semblait trop grandiloquent et ses descriptions des salons de Moscou et de Saint-Petersbourg ne m'intéressaient pas tellement. Comme je le raconte dans *Seigneur Léon Tolstoï*, j'ai redécouvert son œuvre par hasard. En quittant Montréal pour Trois-Pistoles, j'avais oublié la caisse contenant les œuvres de Beckett et de Joyce que je voulais relire durant l'été. Je me suis donc rabattu sur Tolstoï dont l'existence démentielle m'est apparue soudain très moderne : ses querelles avec sa femme Sophie (qui a répondu à *La sonate à Kreutzer* avec *À qui la faute?*), le fait qu'à quatre-vingt-deux ans il ait tout abandonné pour réaliser son rêve de devenir pèlerin, tout cela m'a séduit. Au moment où la Russie était sur le point de s'effondrer, Tolstoï a proposé un nouveau contrat social fondé sur l'abolition des salaires, la fin du gouvernement et de l'État, la non-violence et l'écologie, ce qui nous ramène d'évidence à notre époque. Sans compter qu'*Anna Karénine*, c'est mauditemment bien écrit !

N.B. : Comment pourrait se présenter un éventuel James Joyce écrit par Victor-Lévy Beaulieu ?

V.-L.B. : Cela fait au moins quinze ans que je travaille sur Joyce, que je considère comme le plus grand écrivain du XX^e siècle, enfin comme le plus grand auteur occidental du XX^e siècle. Il revient à l'Irlandais Joyce, issu d'une vieille tradition de druides et de moines, de fermer la littérature occidentale, à l'exemple d'Homère pour la tradition grecque. Pour moi, Joyce incarne l'absolu du poète : il a exploré toutes les formes du langage jusqu'à créer un métalangage, une métapoésie. C'est un auteur très complexe et pourtant d'une simplicité désarmante ; son œuvre a à la fois tout et rien à voir avec le quotidien. Joyce a suivi un cheminement inverse à celui de la majorité des écrivains : parti de livres plutôt conventionnels, il en est arrivé, avec *Finnegans Wake*, à proposer un univers romanesque éclaté, multidimensionnel.

N.B. : En cela, Joyce a réalisé un cheminement analogue à celui de Melville qui, après avoir écrit plusieurs romans, s'était progressivement tourné vers la poésie...

V.-L.B. : Je vois dans Melville un produit de la Nouvelle-Angleterre, dont l'œuvre s'inscrit dans le contexte de la guerre d'expansion des États-Unis, au tout début du mythe américain. Joyce, lui, se situe à l'envers

de cela, à la fin de tout. Contrairement à Melville, il est profondément apatride. Si Melville a mis toute sa vie à passer du roman à la poésie, Joyce a opéré un changement plus radical, effectuant, dans *Finnegans Wake*, le mariage de tous les genres littéraires possibles, dont la poésie.

N.B. : *En tant qu'écrivain, vous occupez avec vos essais, un champ traditionnellement réservé à la critique. Comment percevez-vous les travaux de ceux qui font exactement l'inverse, c'est-à-dire que d'une première occupation de critiques, ils cherchent à passer de l'autre côté, à devenir écrivains?*

V.-L.B. : Je n'ai pas d'objection à ce que les critiques littéraires veuillent écrire de la fiction. Mais comme le disait William Burroughs, ce n'est pas parce que quelqu'un a son nom sur une couverture qu'il est écrivain pour autant. Certains universitaires peuvent produire des ouvrages intéressants, bien faits, bien léchés, mais ils ne construisent pas à mon avis une œuvre véritable. Pour moi, une œuvre littéraire correspond à une vision, et c'est surtout la continuité dans cette vision, jusqu'à son aboutissement, qui importe.

N.B. : *Plusieurs écrivains québécois (Saint-Denis Garneau, Claude Gauvreau, Hubert Aquin, Réjean Ducharme, entre autres) doivent leur célébrité au fait que, volontairement ou involontairement, ils ont été associés ou identifiés à leur propre mythe littéraire. Quelle est votre perception de ce mythe de l'écrivain?*

V.-L.B. : Je pense qu'on vit dans un monde qui tente de tout démythifier, de tout ramener au quotidien, au vécu. L'écriture est un secret qu'aujourd'hui on voudrait percer. On voudrait voir l'écrivain dans son intimité, sans avoir besoin de le lire. Je me rappelle qu'Yves Thériault, par dérision, avait conçu le projet, lors d'un Salon du livre, de s'installer dans une cage de verre pour écrire un livre qu'il aurait amené dans ses grosseurs en cinq jours. Je crois plutôt à la nécessité, pour un écrivain, de s'isoler. À une époque où l'on cherche à tout désacraliser, je crois qu'il faut préserver certains mystères.

N.B. : *Votre œuvre romanesque semble construite autour de la thématique de l'absolu littéraire. Au fait, qu'en est-il de La grande tribu, ce roman que vous annoncez depuis longtemps et qui serait, en quelque sorte, l'aboutissement de votre œuvre?*

V.-L.B. : Dans la foulée du référendum de 1980 et sur une période d'environ cinq ans, j'ai travaillé à ce projet, en en rédigeant sept versions de mille deux cents pages chacune, que j'ai finalement mises de côté. C'est dommage, cela aurait constitué une réplique de taille au dernier livre de Mordecai Richler! *La grande tribu* est l'histoire de ma famille et, à travers celle-ci, du Québec, depuis le premier ancêtre venu de Dieppe jusqu'à l'époque moderne. C'est un roman de crise où s'entremêlent les fils des générations, mille deux cents pages sur l'hystérie car, comme je l'ai déjà dit quelque part, le Québec n'est pas historique mais hystérique, bourré de contradictions et incapable de les résoudre. Les deux ou trois personnes à qui j'avais demandé de lire mon manuscrit se sont arrêtées après cinquante pages... Je compte m'y remettre quand j'en aurai terminé avec *Montréal P.Q.*

N.B. : *Vous avez beaucoup écrit pour le théâtre et la télévision. Quels sont les rapports que vous entretenez avec l'écriture dramatique et en quoi ces rapports sont-ils différents de ceux que vous entretenez avec l'écriture romanesque?*

V.-L.B. : Il n'y a pas de véritable différence. Tout cela est entremêlé. Alors que le roman instaure une relation privée entre l'écrivain et son lecteur, le théâtre implique la collaboration de plusieurs artisans: acteurs, metteur en scène, techniciens, etc. Le théâtre représente à mes yeux l'absolu de toutes les participations possibles des artisans pour faire de l'art. Le texte dramatique peut être comparé à la musique: il n'est finalement qu'une partition qui a besoin d'être interprétée pour prendre forme.

N.B. : *Rétrospectivement, comment expliqueriez-vous l'immense succès de L'héritage? À première vue, il peut sembler étrange que la représentation d'un écrivain comme Philippe Couture ou que les longues tirades de Xavier Galarneau aient pu rejoindre un très large public...*

V.-L.B. : Le succès, en soi, est quelque chose d'inexplicable. Cela dit, une des raisons du succès du téléroman était sans aucun doute la qualité de ses comédiens. Je crois aussi que *L'héritage* correspondait à la sensibilité du moment, une sensibilité intérieure plutôt qu'extérieure. Cela tenait également beaucoup à l'inceste et à son produit, l'enfant qu'on abordait pour la première fois à la télévision, ainsi qu'au côté irréductible des Galarneau et au personnage de l'écrivain. L'intérêt porté à ce dernier démontre bien que le Québec veut toujours s'écrire, et non se faire. ■

*Entrevue réalisée par
Catherine Lamy et Jean Morency*

Victor-Lévy Beaulieu a publié, entre autres ouvrages: *Mémoires d'outre-mer*, Estérel, 1968 (épuisé); *Race de monde*, Le Jour, 1969 (épuisé), VLB, 1979, «Québec 10/10», 1986; *La nuit de Malcolm Hudd*, Le Jour, 1969 (épuisé), VLB, 1969; *Jos connaissant*, Le Jour, 1970 (épuisé), VLB, 1978, «Québec 10/10», 1986; *Pour saluer Victor Hugo*, «Littérature du Jour», Le Jour, 1971 (épuisé), VLB, 1971, «Québec 10/10», 1985; *Les grands-pères*, «Les romanciers du Jour», Le Jour, 1971 (épuisé), VLB, 1979, «Québec 10/10», 1986; *Un rêve québécois*, «Les romanciers du Jour», 1972, (épuisé), VLB, 1977; *Jack Kérouac, Essai-poulet*, «Littérature du Jour», Le Jour, 1972 (épuisé), VLB, 1972, «Québec 10/10», 1987; *Oh Miami, Miami, Miami*, «Les romanciers du Jour», Le Jour, 1973 (épuisé), VLB, 1973; *Don Quichotte de la Démanche*, «L'amélancheur», L'Aurore, 1974 (épuisé), VLB, 1974, «Québec 10/10», 1988; *Le manuel de la petite littérature du Québec*, L'Aurore, 1974 (épuisé), VLB, 1974; *En attendant Trudot*, «Entre le parvis et le boxon», L'Aurore, 1974 (épuisé), VLB, 1974; *Blanche forcée*, VLB, 1976; *Ma Corriveau / La sorcellerie en finale sexuée*, VLB, 1976; *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*, VLB, 1976; *Sagamo Job J*, VLB, 1977; *Monsieur Zéro*, VLB, 1977; *Cérémonial pour l'assassinat d'un ministre*, VLB, 1978; *Monsieur Melville, t. 1, Dans les avelles de Moby Dick*, VLB, 1978; *Monsieur Melville, t. 2, Lorsque souffle Moby Dick*, VLB, 1978; *Monsieur Melville, t. 3, L'après Moby Dick ou la souveraine poésie*, VLB, 1978; *La tête de monsieur Ferron*, VLB, 1979; *Una*, VLB, 1980; *Satan Belhumeur*, VLB, 1981; *Moi Pierre Leroy, prophète, martyr et un peu fêlé du chaudron*, VLB, 1982; *Discours de Samm*, VLB, 1983; *Entre la sainteté et le terrorisme*, VLB, 1984; *Chroniques polissonnes d'un téléphage enragé*, Stanké, 1985; *Steven le hérault*, Stanké, 1985; *L'héritage, t. 1, L'automne*, Stanké, 1987; *L'héritage, t. 2, L'hiver*, Stanké, 1991; *La maison cassée*, Stanké, 1991; *Sophie et Léon (théâtre) / Seigneur Tolstoï (Essai-journal)*, Stanké, 1992; *Gratien, Tit-coq, Fridolin, Bousille et les autres*, entretiens avec Gratien Gélinas, Stanké, 1993; *Yves Thériault (titre provisoire)*, Stanké, (à paraître en 1993); *Florida Guenilles*, Stanké (à paraître en 1993).